

## *La veillée...*

*À la fin du II<sup>e</sup> siècle av. J.C., Rome soumet la Gaule méridionale et la vallée du Rhône, qu'elle érige en province romaine en 121 av. J.-C.*

*Jules César engage la conquête de la Gaule en profitant de la migration des Helvètes en mars 58 av. J.-C.*

*Les Aulerques Diablintes occupent la partie nord de l'actuel département de la Mayenne. En 56 avant JC, ils participent au soulèvement des Vénètes du Morbihan, en compagnie de peuples proches de la mer. Cet essai de résistance s'achève dans une défaite navale au large du Morbihan. Tous les Vénètes sont réduits en esclavage.*

*52 avant JC, Jules César achève la conquête de la Gaule. Les Romains construisent un fort au Rubricaire pour surveiller des Gaulois irréductibles.*

*Marcus Junius Brutus Caepio porte le dernier coup, en poignardant Jules César, le 15 mars 44 av. J.-C.*

*De 300 av JC jusqu'à 300 ap JC, il y a eu un réchauffement climatique. Meilleur climat, meilleures récoltes, moins de maladies... Ce qui a donné un supplément de population. Entre autres, les Germains essayent de pénétrer en Gaule et en Italie.*

*==\*==\*==\*==\*==*

Ma mère fouille les cendres avec son bâton de coudrier au bout noirci par un long usage. Avec précaution, elle retire les tubercules d'orchidées, les éloigne des braises.

Avec nos voisins, nous sommes tous autour du feu, au centre de la pièce, assis sur des bancs posés sur la terre battue. Je suis heureux d'être avec ma famille, car, à sept ans, mes parents m'ont confié à une autre famille ; c'est la coutume pour apprendre d'autres façons de vivre. À quatorze ans, je serais majeur.

À cause du froid et de la première neige, les fenêtres sont occultées par des panneaux en bois. Une large peau de vache sert de porte. Malgré tous nos soins, le vent glacial s'infiltré de toutes parts, attisant le foyer, faisant danser les flammes des lampes à huile.

Notre voisine attend que ma mère se presse un peu pour déposer les châtaignes sous les braises, les recouvrir de cendres.

Le foyer est au centre de la pièce, entouré de pierres noircies. La fumée monte doucement jusqu'à l'ouverture du toit. Les bûches de chêne se consomment lentement, laissant un épais tapis de braises rougeoyantes. À chaque saute du vent qui s'immisce, les braises rougeoient. Les bûches de sapin embaument, la résine suinte, de petites flammes orange à la pointe verte dansent au même rythme que la chanson du barde.

Mon désir de goûter au salep m'empêche d'écouter la voix grave de Feath, mon grand-oncle le barde. Les yeux clos, il chante notre histoire en grattant une harpe.

Ma petite sœur fixe aussi les mains agiles de notre mère. Avec de petits gestes précis, elle enlève la peau grise de cendres qui recouvre les tubercules d'orchidées. Elle malaxe les bulbes bien cuits ; elle en fait une pâte fine qu'elle mélange avec du lait, du miel et des herbes aromatiques séchées. En refroidissant, cette bouillie odorante va devenir un dessert savoureux ! Je ne me rends

même pas compte que ma bouche reste entr'ouverte, qu'un léger filet de salive descend sur mon menton...

Un léger coup de coude dans mes côtes me fait reprendre mes esprits ! Une ride joyeuse au coin des yeux, mon grand-oncle module son chant guerrier tout en s'amusant de ma gourmandise.

Je connais bien cette histoire, car je l'ai entendue des dizaines de fois. Cela raconte... Depuis bien des années, les hivers s'étaient adoucis, les récoltes étaient belles. Bien nourris, les enfants grandissaient en force et en sagesse. Peu de malades, peu de décès ; les anciens restaient assis sur les bancs au centre du village goûtant la douceur des soirées paisibles. Des colporteurs passaient, nous proposant des bijoux, de l'ambre de la Baltique, du lapis-lazuli de Bactriane, de l'ivoire d'Égypte. Pour les harnais, ils proposaient des parures en bronze. Ils vendaient surtout des outils en fer, des épées, des haches, des poignards au fourreau en cuir repoussé. Affaires faites, les colporteurs s'installaient au coin du feu et ils nous régalaient avec des histoires parlant de contrées lointaines, de monstres marins, de fruits inconnus...

hélas, mille fois hélas, les Helvètes écoutaient aussi les histoires ; ils jalouaient les vastes plaines de la Saintonge et du pays de Loire, son climat doux, les jardins où tout poussait, les rivières pleines de poissons, les forêts giboyeuses. Leurs montagnes étaient saines, balayées par un air vivifiant, ils n'avaient pas conscience des vastes marais, des moustiques, du paludisme... Un jour, ils avaient attelé leurs bœufs à des chariots, mis le feu à leurs maisons<sup>5</sup>... 368 000 personnes dont 92 000 hommes en armes selon César. Au pas lent des troupeaux, ils avaient quitté leurs vallées, traversé le Rhône, le Morvan, et ils

---

5 Quand tout fut prêt, ils brûlèrent leur douze villes, leurs quatre cents bourgades et toutes les habitations éparses; les quatre peuples qui devaient les suivre imitèrent leur exemple et incendièrent aussi leurs bourgs et leurs cités. Chaque famille eut ordre d'emporter de la farine et des vivres pour trois mois. Le blé que l'on aurait abandonné dans le pays, fut brûlé, afin que privés de tout espoir de retour dans la patrie, les émigrants eussent plus d'audace et de résolution à travers les périls. *Histoire générale de France depuis les temps les plus reculés.* Abel HUGO

avaient avancé vers nous en poussant devant eux des populations affolées ! Inquiets, incapables de prendre une décision, les chefs de tribus n'avaient rien trouvé de mieux que de faire appel au proconsul Jules César, de demander son aide. Profitant des querelles des différentes tribus gauloises, Jules César a envahi la Gaule, soumettant les populations, massacrant, incendiant, violant, réduisant des peuples entiers en esclavage... En Auvergne, tous les hommes d'une même ville avaient eu les mains tranchées ! D'autres avaient eu les yeux crevés ! Une abomination sans nom, une nuit de cendres et d'horreurs, avait recouvert tout le pays. Les Aulerques Diablintes participèrent au soulèvement des Vénètes du Morbihan, en compagnie de peuples proches de la mer. Vaincus, les Vénètes furent tous réduits en esclavage.

Les survivants avaient été employés de force pour romaniser la Gaule. Le divin consul avait aménagé le pays, bâti des villes, construits des forts et des routes, des aqueducs, des forges, des ateliers. Les soldats romains à la retraite ont bénéficié d'une dotation en terres ; ils ont bâti des villas entourées de champs de blé, de vignes, d'arbres fruitiers...

Quand César a été poignardé, à la veille du printemps, des feux de joie ont illuminé les villages et les sommets. Hélas, trois fois hélas, cela ne fera jamais revenir les morts<sup>6</sup>, plus d'un million de

---

6 La guerre des Gaules fut un massacre continu. César livra trente batailles, soutint cinq sièges de longue durée, et dans chacun de ces épisodes le nombre des morts fut effrayant. Lors de la prise de Bourges, on égorga 40.000 êtres vivants. A la bataille de la Sambre, sur 60.000 combattants, il n'en survécut pas mille. Des 368.000 Helvètes et autres qui émigrèrent, 200.000 tout au plus échappèrent à la mort. Dans un simple combat dirigé par un officier de César, 12.000 corps restèrent sur le sol. Pour comprendre l'étendue de ces chiffres, qu'on se rappelle que, sur les champs de bataille et dans les prises d'assaut, les Romains ne faisaient pas de quartier, que leurs armes étaient des engins meurtriers d'une espèce supérieure, que le Gaulois n'avait point d'armes défensives vraiment utiles. A ces meurtres dans les combats ajoutez les condamnations capitales, les suicides des désespérés, les assassinats isolés commis par la soldatesque et la valetaille, les milliers de femmes, d'enfants et de vieillards qui moururent de faim, de soif, de fatigue ou de douleur.

morts ; ni libérer le million d'esclaves<sup>7</sup>, leur faire oublier leurs souffrances.

Par miracle, la Charnie et les Coëvrons avaient été presque épargnées<sup>8</sup> ! Pourquoi ? Cette question ne tarabuste pas mon jeune cerveau. Je ne suis qu'un garçon heureux de vivre, de courir dans les forêts, d'accompagner mon père, de guider les pèlerins, de débusquer des lièvres et des oiseaux...

Avant la pacification romaine, de nombreux pèlerins venaient dans la forêt sacrée de la Charnie, prier, espérer une guérison morale ou physique, offrir des sacrifices... Hélas, la conquête avait décimé les populations, les dieux romains remplaçaient les nôtres, le sang des druides avait rougi la terre gauloise.

Désormais, moins de pèlerins viennent honorer les mânes de leurs ancêtres, s'harmoniser avec mère Nature.

Mon père est un des guides. Il accueille les pèlerins ; il les accompagne depuis Ambriers jusqu'aux sites sacrés. Il leur explique les rituels. Certains désirent rester dans la solitude pour prier et méditer. Ils restent plusieurs jours dans une loge en pierres sèches, mon père les ravitaille en nourriture et en eau.

---

7 Le chiffre des prisonniers, lui aussi, a pu atteindre un million. Après Alésia, César en fit plus de 40.000, qu'il distribua aux soldats. A la prise de Namur, 53.000 têtes de captifs furent vendues au profit du trésor. Chez les Vénètes, tout ce qu'on put prendre de la nation, vieillards et enfants, fut mis à l'encan sur place. Les Italiens partirent pour la Bretagne afin d'y ramasser des hommes et César en offrit par milliers à tous les grands de l'Empire. Cette guerre fut une chasse permanente à l'esclave, la plus atroce razzia de ce genre qui ait été faite dans le cours de l'histoire romaine.

8 Dans ses Commentaires sur la guerre des Gaules, César sous-estime le nombre d'habitants, tout en exagérant le nombre de guerriers. Suivant ses écrits, les érudits du passé ont estimé à cinq ou six millions le nombre d'habitants d'une Gaule qui faisait près de 100 000 km<sup>2</sup> de plus que la France actuelle. Certains spécialistes pensent que la Celtica Gallica était peuplée de dix millions d'âmes environ, mais Ferdinand Lot en prenant pour base l'espace mis en culture et en faisant des comparaisons avec les chiffres obtenus au Moyen Âge, avance le nombre de vingt millions d'habitants.

Mes parents sont jeunes, à peine la trentaine. Ils sont heureux de vivre, de profiter de quelques avantages. Les pèlerins n'apportent plus guère d'argent, mais nous avons une maison, des champs, des prés, un jardin, des ruches, une vache, un porc et quelques moutons. Avec les poules, cela nous permet de manger à notre faim, de donner l'aumône.

Un léger choc contre mon bras me rappelle à la minute présente. On me tend une large écuelle contenant quelques morceaux de viande, des châtaignes épluchées, des cerneaux de noix, des racines de carottes sauvages, de panais. Je prends l'écuelle de la main gauche pour la passer à mon voisin et, entre le pouce et l'index, je saisis quelque nourriture. Un léger parfum de serpolet parvient à mes narines. Fugace, l'image de ma mère en train de cueillir les herbes odorantes.

Des cris ! Les regards exorbités se tournent vers la porte. Une lame de fer vient d'écarter la peau de la porte. Avec l'air froid et les flocons de neige, la peur panique s'engouffre dans la pièce ! Soich, notre demi-loup, gronde, les poils hérissés !

Mais, vite le sourire revient sur les lèvres. Ma mère s'avance pour accueillir le nouvel arrivant. Elle sourit poliment, mais son regard est terrible, glacé ! Comment cet homme ose-t-il pénétrer dans sa demeure en ennemi, une arme à la main ?

Le soudard reste immobile, à demi sous la porte. Il prend conscience de son impolitesse, de la peur qu'il a générée. Il ne sait plus s'il doit entrer ou sortir, comment s'excuser, se faire pardonner...

Mon père s'était levé pour nous défendre. Il fait demi-tour, juste un pas en arrière pour saisir une coupe en terre emplie de cervoise et il s'avance pour l'offrir à Gustave, cet homme d'armes au grand cœur et aux plaisanteries douteuses.

« Entre Gustave, tous sont bienvenus sous mon toit s'ils viennent en amis. Remets ton glaive au fourreau et assieds-toi devant le feu. Raconte-nous les raisons de ta venue. »

Gustave n'a guère le temps d'agir, une main ferme le pousse en avant.

**D**u coin de l'œil, je vois mon grand-oncle le barde entourer les épaules de ma mère d'un bras protecteur. Je l'entends murmurer : « Je savais, mais je ne savais pas qui serait choisi. C'est un grand honneur que l'on fait à votre famille. Sois courageuse, il va te manquer. »

Ma mère se redresse, fixe mon grand-oncle dans les yeux : « Me manquer ! Mais je l'aime ! Comment allons-nous vivre sans lui ? Il travaille dur, la maison, la ferme, les pèlerins... »

Mon sang se glace quand j'entends la voix basse du barde lui répondre : « Je ne te parle pas de ton mari, mais de ton fils. »

Ma grand-mère quitte son siège au coin du feu. Elle enlace fermement ma mère. Les deux femmes font bloc face à l'adversité, aux décisions des dieux et des hommes.

**P**oussé d'une main ferme, Gustave bascule en avant, le glaive à la main ! Mon père le rattrape, le projette dans un coin, loin des bancs et du foyer.

Derrière le soudard, les vêtements blancs de neige, un grand personnage filiforme paraît. Malgré la cape et les fourrures, il paraît éthéré, irréel, sans consistance ; pourtant, il émet une force incroyable, une énergie inconcevable

Avec un froissement lourd, la porte de peau retombe, retranchant le froid et la première neige. L'automne a été beau, long. Le froid est apparu avec du retard. L'on m'a souvent raconté, à ma naissance, à la fin novembre, les lacs étaient gelés, on pouvait les traverser à pied. Cette année, il a fait très doux, on a eu une tempête après le quinze décembre, puis le froid a envahi les bois parés d'or et de pourpre ; les feuilles sont tombées.

Personne ne bouge, nous retenons notre respiration. On n'entend plus que le crépitement du feu. La neige étouffe tous les bruits. Gustave laisse tomber son glaive sur le sol de terre battue. Un son sourd, insuffisant pour nous faire bouger.

Le druide Johannès secoue la neige, les flocons l'auréolent, aussi blancs que sa chevelure et sa barbe. Avec précaution, il pose son long bâton à côté de la porte d'entrée. La main au-dessus de la tête de chouette ornant son bâton de frêne, il marmonne une formule pour protéger la maison et ses hôtes.

Il rabroue mon père : « Est-ce ainsi que tu accueilles un vieil homme ? Veux-tu me laisser mourir de froid et de soif ? »

Dans un silence religieux, nous nous poussons pour laisser un banc libre. Avec un sourire serein, le druide Johannès avance ; il dépose son bonnet et sa cape dans les mains de mon père ; il accepte que ma mère l'aide à s'asseoir.

Il tend les mains vers le foyer, il les frotte l'une contre l'autre. Il hume les fragrances du feu de chêne et de résineux, les parfums de châtaignes, de viande grillée, des herbes aromatiques. D'un œil connaisseur, il inventorie la pièce, propre, bien aménagée, sans luxe. Il hoche la tête de satisfaction.

« Bonsoir, mes amis, excusez mon brave Gustave. Notre visite était impromptue, il avait peur pour ma sécurité. Pardonnez-moi surtout de ne pas vous avoir prévenu de ma visite. »

Une écuelle garnie d'aliments dans une main, une chope de cervoise dans l'autre, Johannès nous sourit tendrement. Il pose l'écuelle sur ses genoux, prend un légume, le mâche longuement...

« Mes amis, je ne reste pas, nous repartons tout de suite. »

Gravement, le druide dévisage mon père ; il fixe ensuite ses yeux dans ceux de ma mère.

« J'aurais aimé vous prévenir, vous laisser quelques jours pour vous préparer à cette séparation, mais, malheureusement, je ne peux... Ce soir, tout de suite, votre fils va devoir m'accompagner. Oh, ne craignez rien, il ne va pas loin, il reviendra vous voir. Nous avons une tâche importante à lui confier. »

Johannès secoue la tête pour éloigner des pensées importunes. Il me regarde enfin.

« Mon enfant... Prends simplement des vêtements chauds, ta couverture. Salue tes parents, tes amis, nous partons. »

**D**es murmures agités succèdent au silence ! Comme dans un songe, ma mère va et vient. Elle dépose dans mes mains un bol de salep, ma gourmandise, l'orchidée mêlée au miel. Elle caresse mes cheveux blonds. Puis, elle se dirige au fond de la pièce, aux cellules où nous dormons. Je la vois trier rapidement des affaires, plier ma couverture, préparer un baluchon.

Ma petite sœur me tend une cuillère en bois de houx, j'enfourne une cuillerée de salep odorant, appétissant, un régal ! Pourtant, ça reste coincé dans ma bouche. Trop de nouvelles, trop d'imprévus en si peu de temps !

Une joue mouillée de larmes contre ma joue ! Ma mère m'enlace, toute tendresse et amour. Elle ne peut parler...

À son tour, bourru, mon père m'enlace fortement. Ma grand-mère rampe presque à mes genoux ; la pauvre vieille, elle a déjà tant souffert. C'est ma confidente, mon refuge ; j'ai si mal de quitter ma mamie !

Ma sœur se blottit sur ma poitrine.

Nos voisins viennent me saluer, respectueux. Ils ne comprennent pas où je vais, mais ils se sentent honorés à travers moi.

**J**ohannès me saisit la main, il reprend son bâton à tête de chouette. Il murmure une invocation pour ma famille, une autre pour nous protéger pendant notre trajet. Gustave se charge de mon baluchon.

Malgré mes bottes de fourrures, mon manteau et mon bonnet, je frissonne quand la peau de vache clôt ma maison, m'isolant dans le froid, la neige, la nuit. Le soleil se couche si tôt en décembre !

Une heure plus tôt, j'étais joyeux, les forêts or et pourpre étaient illuminées par le soleil couchant, les nuages sombres me semblaient si loin à l'horizon. Et maintenant, c'est la nuit, le froid, l'inconnu.

**L**a neige blanchit le sol. Sans un mot, Johannès me tire sur le chemin gelé. Gustave suit, méfiant, fouillant du regard les buissons. Malgré la Pax Romana, la paix romaine, il y a des brigands pire que les houbilles.

Une heure ou plus... Je ne sais, le temps reste suspendu pendant que les flocons voltigent autour de nous.

Je ne suis qu'un jeune garçon, j'ai peur, j'ai froid, je suis fatigué.

Je marche machinalement, je sens la force du druide passer dans ma main, me soutenir. Je dors debout...

**D**e la lumière, de la chaleur... Mes jambes ont cédé, je suis écroulé sur le sol dans une grande pièce. Presque les mêmes senteurs que chez moi. On me pousse sur une peau de mouton, on jette une couverture sur moi. Je sombre dans un sommeil épais.

## *Premier jour.*

*Torcé : 1) vient du latin "turris Caesaris" (tour de César) ;  
2) Torciacum ou Villa Torcii, villa de Torcius.*

*Selon certains, l'origine du nom Charnie viendrait du celte Kairn, Carn (cf. Carnac, Charnay...) qui signifierait soit pierre sacrée (on y trouve de nombreux monuments mégalithiques), soit carnage (cf. latin caro, carnis, chair), du fait des sacrifices que l'on faisait sur ces pierres.*

*KRN ou CRN : Charnie, Crun en Coëvrons, Chartres, Carnutes, Karnak en Égypte. Le nom des Carnutes reposerait sur un celtique \*karno ; irl. \*carn ; gaël. \*cairn ; tas de pierres, monticule rocheux.*

*Le porphyre est une roche magmatique filonienne, qui présente de grands cristaux de feldspath noyés dans une pâte aphanitique, faisant partie du groupe des andésites se présente essentiellement sous deux grandes formes :*

- 1) Le porphyre rouge antique qui est une andésite à faciès paléovolcanique dont les feldspaths et la pâte sont colorés par de l'épidote rose (piémontite).*
- 2) Le porphyre vert antique qui est une andésite à faciès paléovolcanique à pâte vert foncé, et à de nombreux grands cristaux de labradorite pseudomorphosés par de l'épidote vert pistache.*

Dans l'obscurité, des bruits métalliques me réveillent ! Un halètement régulier... des han-hans fortement prononcés pour scander l'effort. Une forge, c'est sûrement une forge et un soufflet !

Il fait bon, la peau m'isole de la terre battue. Il doit faire très froid, mais je suis au chaud dans ma couche.

Un peu plus loin, des lueurs orangées tracent un demi-cercle dans le noir. Malgré la pénombre, je distingue une grande pièce, une table, des chaudrons, de la vaisselle... Une odeur tenace, un mélange de pain frais, de choux, d'ail...

Soudainement, je me souviens... La veillée, le barde, le soudard, le druide. Le départ précipité, la marche dans le froid et la neige.

Ma famille me manque. Un grand sanglot bloque ma poitrine, monte dans ma gorge, m'étouffe. Je veux pleurer, mais mes yeux sont secs.

Je souffre !

La porte s'entrouvre, laissant filtrer une clarté blafarde, quelques flocons de neige, une vieille femme. Je ne distingue pas ses traits, elle marche voûtée, enveloppée de guenilles, un genre de turban sur la tête.

L'obscurité retombe. La vieille bouge vite, elle pose une cruche sur la table, elle dirige la main droite vers le demi-cercle, sa main gauche porte un fagot.

Le demi-cercle est la porte du four, elle tombe bruyamment, la vieille enfourne le fagot.

Elle profite de la lumière pour jeter un regard sur ma couche. Elle jette un petit cri d'oiseau surpris ; elle referme la porte du four et elle se précipite vers moi. Je m'étais à demi redressé. Elle m'entoure de ses bras maigres, elle appuie sa tête sur mon épaule, elle me serre avec une tendresse bourrue.

Elle balbutie : « Mon enfant, mon pauvre enfant ! Quel malheur, trop de brutalités, pas gentils ces gens-là. »

Ma poitrine explose ! Les vannes de mes larmes s'ouvrent ! Je sanglote, encore et encore, le nez contre la nuque de la vieille. Elle sent bon malgré l'aigreur de la crasse ; elle sent la mère, la cuisine, la tendresse...

**E**nfin, mes yeux s'assèchent, mes sanglots s'éloignent. Je me sens mieux. J'ai un grand vide : ma mère, mon père, ma sœur, la maison, le jardin, les jeux, ma fée... Tout cela me semble si loin tout à coup ! En une nuit, j'ai vieilli, je ne suis plus un garçonnet.

La vieille se redresse avec un demi-sourire. Elle sort. Elle longe le mur, elle enlève les volets. Une lumière blanchâtre envahit la pièce. La vieille revient près de moi.

Je retiens un cri ! Elle est horrible ! Sa peau est encore jeune, presque pas de rides. Mais elle est balafrée, brûlée ! Il lui manque un morceau de lèvres, elle a un trou dans la joue, assez large pour y mettre un poing de bébé !

Elle s'aperçoit de mon trouble ! Honteuse, elle fait un demi-pas en arrière. Avec sa voix rauque chargée de tendresse, elle murmure, parle, chantonne : « Mon enfant, mon pauvre enfant. Ton cœur souffre de cette brutale séparation, Gustave m'a raconté. Mais mon enfant n'aie pas peur de moi, moi aussi j'ai souffert, dans mon cœur, dans ma chair. »

Elle fait demi-tour, elle ramasse un bol. Elle se dirige vers le potager<sup>9</sup> à côté du four. Un pot reste au chaud sur des braises. Elle verse une louche de gruau dans le bol. Elle soulève la cruche. Elle ajoute un peu de lait frais.

La vieille s'agenouille à côté de ma couche. Elle me tend doucement le bol à bout de bras. Un bref instant, je me sens un fauve dangereux qu'il faut apprivoiser.

---

9 Potager : Il tient son nom de son rôle de table chauffante servant à faire cuire doucement le potage, ce mélange composé de plantes potagères que l'on nomme maintenant plus couramment soupe. Il est en pierre et composé d'un plan percé de trous ronds pour poser les marmites, ou carrés pour des grilles et, en dessous, d'un emplacement pour les braises. Il peut être de dimensions modestes ou très imposant.

Un pâle sourire tend mes lèvres.

Je remercie en tendant les mains. J'ai faim ! Si faim !

Je ne me sers pas de la cuillère qui est dans le bol. Ma sœur avait glissé dans ma poche sa cuillère en bois ouvragée, un lien si ténu avec mon ancienne vie.

Pendant que j'engloutis le gruau, la vieille retourne vers le four. Elle avait caché des pâtons sous d'épais tissus avec des braises pour que la pâte puisse lever. Chez nous, avant que les grands froids arrivent, on fait cuire plusieurs pains et on les fait durer le plus longtemps possible. Ensuite, les crêpes et le gruau tiennent au ventre pendant tout l'hiver. Le pain ne lève pas s'il fait froid et il est difficile de bien chauffer le four.

Je suis très surpris que cette vieille femme parvienne à faire cuire du pain alors qu'il neige.

La vieille ouvre la porte du four, elle se penche. Elle repousse les braises. Avec un balai en genêt, elle nettoie les pierres, pose les pâtons sur la sole brûlante.

Quand la vieille a refermé la porte du four, elle revient vers moi. Elle reprend le bol vide avec un hochement de satisfaction. Dans un doux sourire, elle m'explique : « Je suis Zoé, je ne suis pas une esclave. Peut-être suis-je moins qu'une esclave car c'est moi qui cuisine pour eux. Je recouds quelquefois leurs vêtements. Je panse leurs plaies... »

Elle reste silencieuse avant d'ajouter : « Je panse aussi les plaies de leurs âmes : la défaite, l'éclatement des familles, la perte des êtres chers, le travail harassant... Tout cela est dur à supporter... Je suis à la fois leur grande sœur et leur mère. »

En essuyant discrètement une larme, Zoé se retourne. Elle remue la vaisselle sur la table, tousse pour cacher son trouble.

Enfin, elle reprend : « Ici, c'est le cœur des carrières, Nadir et Hassan viendront t'expliquer. C'est un travail difficile. L'été, il fait chaud ; la poussière rentre dans les poumons, certains crachent le sang. L'hiver, le froid, les engelures... Les bronches sont encore plus fragiles. Heureusement, l'été, j'ai un peu de temps pour

ramasser des simples, des herbes médicinales, pour leur faire des tisanes. »

Zoé me repousse dans un coin : « Tiens, voilà de l'eau tiède, débarbouille-toi. »

Elle ramasse la peau qui me sert de couche, la plie.

Quand j'ai jeté l'eau dehors, elle me désigne un coin de la pièce : « Reste tranquille, regarde, tais-toi, apprends. Rien n'est inutile, chaque petite chose peut devenir utile un jour. »

Je reste dans mon coin, accroupi, silencieux. J'écoute, je regarde...

J'entends Zoé manier la vaisselle, préparer un repas chaud. Derrière la paroi, j'entends une vache s'agiter, des bêlements, des caquètements.

En plus de la forge, il doit y avoir une petite ferme pour nourrir les carriers.

Je frissonne, cela me réveille ! Quelqu'un vient d'ouvrir la porte, d'entrer avec une bouffée d'air froid. C'est un homme encore jeune, énergique. Il enlève sa toque, il a des cheveux blonds. Ses yeux verts tranchent sur sa peau mate.

Il souffle sur ses doigts pour les réchauffer. Comme un maquignon désireux de refuser une vache maquillée à la foire, il me dévisage... Sans un sourire, il me jauge...

Je n'ose bouger. À l'intérieur, je tremble, j'ai envie de pleurer, je veux m'enfuir, me réfugier dans les bras de ma maman. Je ne suis qu'un garçon, mais je reste stoïque face à cet homme mûr.

Enfin, il avance d'un pas, un sourire triste fend son visage. « Bonjour Fursan, je m'appelle Nadir, je suis un esclave. Je viens de la Kabylie, de l'autre côté de la mer. Excuse-moi de ne parler que quelques mots de ta langue. »

Nadir se tait... Il saisit le bol que lui tend Zoé. Il boit quelques gorgées d'une boisson chaude.

Mon cœur se calme, je sens qu'il ne me fera jamais de mal. Dans mes oreilles, résonne encore mon prénom. Mon prénom ! un

lien avec mes parents, ma famille, ma tribu ! Rapidement, j'invoque le dieu Fur, mon protecteur, le gardien du foyer.

«Fursan, Johannès te confie à moi pour quelque temps. Hassan et moi dirigeons les carrières. Ici travaillent des esclaves venants de tout le monde romain. Personne ne connaît toutes ces langues, alors nous parlons la langue de nos maîtres : le latin. Johannès m'a demandé de t'apprendre cette langue. »

J'incline la tête pour indiquer que je l'ai compris et que j'acquiesce.

« Dis-moi jeune Gaulois, que veux dire ton nom ? »

- Je me redresse. Mon nom est *Fursan*. Mon grand-oncle le barde m'a expliqué que cela vient du sanscrit *Prasanna*. *Fursan* signifie Flamme, il y a aussi *Forsan* pour luire ; *Fursain* veut dire clair, évident. Ma mère m'appelle quelquefois *Forsaidhe*, car je suis tranquille et doux.

- Nadir éclate de rire ! C'est bien jeune coq gaulois. Il est bon que tu jongles avec les mots. Sache, que désormais, je te parlerais le moins possible dans ta langue. Il faut que tu apprennes vite le latin. Mets tes vêtements chauds, tu vas m'accompagner. »

Vite, je chausse mes bottes de fourrures, j'enfile mon manteau, coiffe mon bonnet. Bizarrement, je me félicite d'avoir pris le temps d'aller aux toilettes. Au-dessous de l'étable, une cabane glaciale avait été bâtie sur une fosse comme dans les camps romains. Chez nous, en hiver, on préfère aller faire dans la paille, derrière les vaches, dans la chaleur animale de l'étable. Ici, tous viennent libérer leurs intestins dans ces latrines glaciales. Zoé m'avait donné un petit paquet de foin séché pour m'essuyer. Elle a eu un sourire pudique : « Tu sais mon garçon, nos maîtres s'essuient avec un tissu, ensuite c'est à nous de le laver. Mais cette poignée de doux regain fera aussi bien l'affaire. » J'avais apprécié la douceur de cette seconde coupe d'herbes estivales, du regain sans tiges dures, sans feuilles piquantes !

Sans un mot, Hassan sort de la pièce mal chauffée pour affronter le froid. La neige ne tombe plus, le vent est juste assez fort pour faire voltiger les derniers flocons. Je m'élançai à sa suite.

À cinq minutes de marche, une carrière bée dans la colline. Des hommes s'activent. Malgré le froid, ils ne sont presque pas vêtus, la cadence du travail les fait transpirer !

Nadir s'arrête et, d'un geste large, me désigne l'extraction : « Ici, c'est l'une des quatre carrières de marbre dont je suis responsable. Plus loin, vers Voutré, il y a une ardoisière. » Il me répète la même chose en latin, bien sûr, je ne comprends rien. Patiemment, Nadir me répète chaque mot gaulois suivi du mot latin. « À Torcé, nous avons quatre sortes de marbres : du gris-rose ; du bleu-turquin ; de la brèche-violette ; du gris mosaïque. Nous avons aussi du porphyre. À Viviers, il y a du marbre noir. Il y a aussi des grès. Toutes ces pierres vont servir à construire de belles villas jusqu'à Jublains<sup>10</sup>, ici à Torcé et dans les alentours. De belles plaques vont doubler les murs, servir aux mosaïques ».

Patiemment, Nadir m'explique dans les deux langues les techniques utilisées ; il me fait prononcer les mots principaux.

« D'abord, nous décapons le sol des arbres, buissons, mottes de terre, des roches brisées... Ensuite, nous entassons des fagots et nous y mettons le feu. La chaleur fait éclater la roche. Pour séparer de beaux blocs, à coup de masse, nous enfonçons des coins en bois très secs dans les fentes. Pendant plusieurs jours, nous arrosons ces coins, le bois enflé, fait éclater la pierre. L'eau gelée a le même effet. De beaux blocs se séparent des lits de roches. Cela, ce sont les vieilles techniques, avec les outils en fer, les burins, les barres à mine, nous travaillons plus vite. »

Nadir éclate de rire ! Il vient de se rendre compte que le garçonnet gèle sur pied ! D'une bourrade, il me fait signe de le

10 Jublains : Quand les Romains conquièrent la Gaule, ils trouvèrent un village construit au pied d'un temple de bois. C'était l'un des sanctuaires du peuple des Diablintes. Les Romains créèrent la ville de Noviodunum, un siècle plus tard, dans la deuxième moitié du I<sup>er</sup> siècle après J.C. Le temple fut reconstruit en pierres et l'on éleva des monuments qui traduisent le mode de vie romain : thermes, théâtre, forum.

suivre. À petites foulées, il fait le tour de la carrière. Je le suis. Ma respiration génère un nuage de vapeur, des glaçons se forment sur la fourrure du col remonté jusqu'à la bouche.

À coups de masse, les hommes éclatent des blocs de pierre, taillent des blocs réguliers. Un bloc énorme de presque deux mètres de long est placé sur des rondins, tracté jusqu'à une hutte.

« Tu vas commencer ton travail, car je n'ai pas le temps de m'occuper en permanence de toi. »

Nous entrons dans une grande hutte. Les cloisons sont tressées en coudrier et en jonc. Le vent glacé pénètre de toutes parts. Dans un coin, entre des pierres, des bûches de chêne brûlent lentement. Juste de quoi venir se réchauffer les mains et garder une tisane au chaud sur les braises. Je sens que sous les cendres, des racines cuisent lentement. Les esclaves ont dû les ramasser avant que la neige tombe, la nature est généreuse pour ceux qui la connaissent.

Nadir me désigne une étrange machine actionnée par un âne gris qui tourne tristement autour d'un axe.

« Regarde Fursan, c'est une technique apportée par Hassan pour découper des blocs de marbre réguliers. Il a vu cela à Éphèse et il l'a appliqué ici. La barre de fer va et vient, guidée par ces poutres. L'axe, actionné par l'âne transforme le mouvement circulaire pour scier le bloc de marbre. »

Je ne comprends rien ! Nadir parle une langue gauloise approximative entrecoupée de mots étrangers ; toutes ces notions techniques sont nouvelles pour moi ; je suis déjà fatigué d'entendre plein de mots latins. Je suis si fatigué ; j'ai froid, j'ai faim ; mes parents me manquent... Je me sens au bord des larmes.

Pourtant, il y a quelque chose que je ne saisis pas : « Comment une barre de fer toute lisse peut débiter un bloc de marbre ? » Pour montrer que je suis un bon élève, j'ai remplacé les mots gaulois pour " *barre de fer* " et " *marbre* " par les mots latins.

« Midhr a raison ! Tu es un garçon intelligent, vif d'esprit et ...»

Si ce n'est le froid, j'en aurais rougi ! Je suis heureux d'entendre le nom de Midhr. Mon grand-oncle le barde m'a en a souvent parlé

et je l'ai entrevu aux cérémonies religieuses. Malgré son jeune âge, Midhr est grand parmi les druides. Il dirige les séminaires de Crun et Longuelaine où sont formés les druides, les bardes et les vates. Dommage que les postulants soient devenus rares...

Nadir continue à parler : « C'est bien Fursan d'introduire des mots romains dans tes phrases, tu vas vite apprendre les déclinaisons et les conjugaisons. Pour la barre de fer, c'est exact, elle ne peut rien couper. As-tu remarqué qu'une goutte d'eau toutes les secondes use la roche alors qu'un seau d'eau toutes les heures la laisse intacte ? Vois-tu, il y a des milliers d'années, les hommes ont trouvé qu'en frottant la roche avec des grains de sable, ils parvenaient à l'user. Sans fer, sans bronze, avec des outils de pierre et du sable, les Égyptiens ont bâti les pyramides, les obélisques, les temples...

>> Regarde, la barre va et vient dans le marbre. Elle appuie sur des grains de sable. Ce sable entaille la roche. Il suffit de renouveler le sable. »

Nadir me fait un signe : « Reste ici, aide cet homme à verser le sable dans la rainure, surveille l'âne. Je reviendrai tout à l'heure. »

L'esclave regarde Nadir sortir avant de se redresser, de m'adresser un sourire : « Bonjour jeune Gaulois, je suis Fatha. Mes parents étaient Vénètes, ils ont été réduits en esclavage après que César eut coulé nos navires. Depuis le berceau, je suis esclave ; depuis des années, je suis enchaîné ici. Ma famille avait une belle vie ; nos navires reliaient la côte aux îles bretonnes, nous transportions surtout de l'étain. L'étain et le cuivre fondus ensemble font le bronze. En Méditerranée, l'étain est rare, le Golan en produit ; le cuivre de Chypre est plus courant. Oui, en détruisant notre flotte, Jules César a donné à son pays le monopole du commerce maritime.

>> Excuse-moi, jeune Gaulois, de t'importuner en te contant ma vie. Aide-moi à verser ce sac de sable en douceur dans la rainure. Ensuite, tu vas accompagner l'âne dans sa marche, il se fatigue. »

**L**e temps semble figé ! Je tiens la longe de l'âne et je tourne avec lui, encore et encore...

Malgré l'usure hypnotique de ce travail, j'observe... Dans un coin, je remarque des nasses en osier, longues, en partie recouvertes de couvertures. À côté, de la paille et du foin, sûrement l'écurie de l'âne ; un peu de crottin macule le sol.

Fatha claque joyeusement dans ses mains, il me sort de ma torpeur. Zoé et des hommes entrent. La vieille femme porte avec précaution une jarre en terre enveloppée de chiffons. Elle pose la jarre fumante devant les troncs autour du foyer. Les hommes s'installent, sortent des écuelles, des couteaux, des cuillères. Je suis étonné de les voir si ternes ! Nos vêtements sont colorés, joyeux ; les esclaves sont habillés de bruns, de noirs, de gris. Cela accentue encore ma peine, le temps est gris, ici tout est gris, mon cœur est gris.

Zoé s'assoit, elle est détendue, souriante. Elle plonge une louche dans la jarre, elle verse la soupe dans les écuelles.

Fatha me fait signe de m'asseoir à côté de lui. Il me tend une écuelle. Un esclave me tend une tranche de pain bis. Je sors ma cuillère.

On n'entend que le bruit des cuillères, les bouches qui aspirent la soupe, un pet discret qui soulève quelques rires étouffés. L'âne reste immobile, mâchonnant une touffe de foin.

La soupe avalée, quelqu'un extrait les racines des cendres chaudes, ainsi qu'une poignée de châtaignes. Je me brûle les doigts à éplucher ma part.

L'estomac plein, les hommes se passent une coupe emplie de tisane. Je reconnais le parfum de la menthe sauvage, de la sauge. J'avale une longue goulée du liquide tiède, très amer. Ma mère aurait ajouté du miel.

Les hommes se dressent, relèvent les morceaux de tissu devant leur bouche pour se protéger du froid. À pas lents, ils ressortent travailler dans le froid, la neige, la poussière des roches éclatées.

Fatha me fait signe de le suivre, de l'aider à verser le sable, à remettre l'âne en marche.

**E**n hiver, le soleil se couche de bonne heure. Les esclaves se réfugient dans la grande hutte ; l'âne retrouve son écurie. Dans l'obscurité, à peine éclairés par une lampe à huile et le feu, nous avalons la soupe chaude. Les hommes restent un moment autour des flammes à discuter à voix basse. Je remarque vite qu'ils sont obligés de parler dans la langue de leurs maîtres, car ils viennent tous de régions différentes : il y a des Germains, des Espagnols, des Libyens, des Palestiniens, des Slaves... Il y a même un Grec ! Il avait une vie dissolue, ses créanciers l'avaient vendu.

Écrasés de fatigue, ils partent se coucher. Chacun s'est tressé une nasse en jonc pour se protéger du froid. Les nasses sont presque enfouies dans un tas de feuilles et de fougères sèches. Là-dedans, avec une méchante couverture, ils peuvent dormir sans geler. Fatha remarque mon indécision, il me fait signe d'aller dormir avec l'âne. Je me creuse une niche dans la paille et je me blottis contre la toison du paisible animal. Il fait bon, chaud ; je retrouve des odeurs connues. Je m'endors paisiblement après avoir adressé une prière à nos dieux, une pensée aimante à ma famille. Quand les reverrai-je ? Naodhan, de ton sommeil hivernal, aide-moi !



## *Deuxième jour.*

*En Charnie, les richesses minérales du sol avaient permis l'établissement de deux industries :  
Les verreries furent au nombre de 6, mais aucune ne fonctionnait plus en 1730 ;  
Les forges, aussi nombreuses à une époque ancienne, étaient réduites à trois en 1732 : Moncor, Chemiré et La Conuère.*

*Par ailleurs, des carrières de grès étaient actives tant à Torcé-Viviers-en-Charnie (Tertre blanc) qu'à Sainte-Suzanne (Tertre-Ganne), et produisaient le pavé nécessaire aux rues de Paris.  
Au-dessus de Torcé, il y a du porphyre, roche magmatique.*

*=\*=\*=\*=\*=*

**F**u petit matin, l'âne remue, m'oblige à me lever. Quelqu'un a remis du bois dans le feu. De belles flammes claires donnent un semblant de chaleur.

Zoé a apporté de l'eau tiède, nous faisons une brève toilette.

Je sors pour soulager ma vessie. Les latrines sont en contrebas, glaciales. La neige craque sous mes pas.

Je me dépêche de rentrer, de m'asseoir sur le tronc, de tendre mon écuelle, d'avalier la soupe chaude.

L'estomac plein, je repense à ma famille, à la morne journée qui s'annonce. Même si je suis à l'abri du vent et de la neige, je crains de passer toute la journée à répéter les mêmes gestes jusqu'à la nuit.

Fatha m'adresse un sourire : « Fursan, viens. Hier tu as vu mon travail, tu peux rester ici pour le faire. Moi, je vais aider mes compagnons au-dehors. Si Nadir est content de notre travail, il pourra nous donner quelque chose : de la viande, du repos, aller à l'auberge de Torcé pour vider des chopes de cervoise. Au moindre problème, viens me chercher ou crie bien fort, je ne serais pas loin. »

**S**ans état d'âme, l'âne tourne en rond en mâchonnant la racine jaune d'une carotte sauvage.

Je partage mon temps entre l'âne, le sable, le feu. Dans un moment, je glisserai les châtaignes et les racines sous les cendres.

Je regarde la lourde barre de fer descendre dans le bloc de marbre séparant une tranche de marbre régulière, lisse, de deux doigts d'épaisseur.

Je me retourne brusquement, car quelqu'un me frappe sur l'épaule !

**E**mmitouflé dans de belles fourrures, un homme âgé, souriant, me dévisage : « Bonjour Fursan, je suis Hassan. Ne t'incline pas comme ça, je suis aussi un esclave. Je viens de Palestine, j'ai vécu à Éphèse en Turquie, en Grèce, à Rome. Mon travail plaît à Torcius notre maître, je suis responsable des carrières avec Nadir ainsi que d'autres industries nécessaires pour construire Jublains, les Trois-Poiriers et des villas aux alentours. »

Fatha entre ; d'office, il met du sable dans la machine.

Hassan me fait signe de m'asseoir avec lui devant le feu. Avec une baguette, il triture les braises et les cendres. Visiblement, il ne sait pas comment engager la conversation. Le silence s'installe, juste froissé par les pas de l'âne, le frottement sablé de la barre de fer.

« Fursan, il y a bien des choses que je n'ai pas le droit de te dire à ton sujet. Sache que ma fonction est de t'apprendre rapidement la langue de Rome. Je peux juste t'encourager à persévérer, à ne pas te décourager... »

Hassan se redresse, libéré d'un grand poids. Il me regarde, me demande quels mots j'ai appris. Patiemment, il désigne les objets de la pièce, il me demande à les nommer en latin. Il trace des lettres sur le sol, il m'apprend l'alphabet.

Les esclaves rentrent au crépuscule, ils s'inclinent respectueusement devant Hassan. Je ne ressens aucune obséquiosité, ces hommes semblent aimer leur chef.

« Mes amis, demande Hassan. Mes amis, ce jeune garçon est un homme libre. Il nous est confié pour apprendre la langue de Rome, une langue que vous parlez plus ou moins bien. Je vous demande de veiller sur lui, de lui apprendre ce que vous savez, de lui parler le plus possible en latin, de le faire parler. »

Hassan fouille dans les replis de ses vêtements. Il sort une petite bourse en cuir souple, fermée par un cordon rouge. Il fait sauter la bourse dans sa main avec un petit sourire...

« Mes amis, cette bourse vous est destinée pour faire la fête à l'auberge. À une condition ! J'aimerais que, dans deux lunes, Fursan puisse tenir une conversation en latin, suffisamment pour boire, manger, nommer vos outils, le contenu de la maison. Dans deux lunes, si je suis content de vous, nous irons souper chez Martine à mes frais. »

Ce soir-là, les carriers s'assemblent autour du feu, les visages illuminés par les flammes. L'un après l'autre, ils se présentent dans leur langue, en Celte et en Latin. Ouverts, amicaux, ils remplacent presque ma famille, je me sens moins seul.

Très vite, les bavardages deviennent un bourdonnement. Les sons remplacent les mots, une musique sourde naît... Scandé par le

choc des cuillères, des morceaux de bois ou de fer, un chant se forme, d'abord rampant puis sonore ! Les esclaves redeviennent des hommes libres, libres de penser, de chanter, d'élever leurs âmes vers le ciel, vers les dieux qui les ont oubliés.

## *Ambriers.*

*Ambriers : 1) nommé Ambre en 1367 ; 2) Amera = osier, -aria = territoire ; 3) tribu gauloise des Ambibarii.*

*Ambriers : Le lieu a été occupé dès l'Antiquité. Des fouilles archéologiques opérées vers 1850 ont mis au jour une série de bâtiments : salles, galerie, bains, atelier, sur une longueur d'environ 80 mètres. Situé entre Ambriers et les Haies (commune de Voutré) : le site doit vraisemblablement être traversé par la route qui contourne depuis peu le village d'Ambriers. L'écart s'est constitué autour de la motte féodale d'une châtellenie.*

*Les Scythes sont un ensemble de peuples nomades, d'origine indo-européenne, ayant vécu entre le VIIe siècle et le IIIe siècle av. J.C. dans les steppes eurasiennes, une vaste zone allant de l'Ukraine à l'Altaï, en passant par le Kazakhstan. Les Scythes étaient des Celtes, ou plutôt des Gomariens, d'une branche nomade de la grande famille celtique.*

==\*==\*==\*==\*==

**J**atha tape sur la paille, tirant l'âne et moi-même du monde des rêves. Il fait encore très sombre. Un fagot brûle dans le foyer projetant des ombres mouvantes.

« Debout, dit-il. Nous avons une longue marche à faire. Prends toutes tes affaires. »

J'obéis. Je m'enveloppe dans mes fourrures, je roule ma couverture.

Les jours se sont écoulés, la neige a déjà fondu. Je frissonne. Je regrette le froid sec des derniers jours, l'humidité me transperce. Heureusement que la marche me réchauffe. Le sol est détrempe, la boue colle à mes bottes.

Le jour se lève. Je suis machinalement mon guide. Mon estomac me tiraille, j'ai faim, mais je n'ose me plaindre.

Fatha se retourne en souriant : « J'entends gargouiller ton estomac. Encore un peu de patience, nous arrivons. ».

Je ne sais pas où nous allons. Je sais où nous sommes. Au Nord, c'est la colline des Trois-Poiriers ; on peut voir et entendre les ouvriers au travail. Des bâtiments coiffent la colline encerclant une ancienne tour gauloise. À l'Ouest, à l'aval du ruisseau, c'est Ambriers.

Je ne me trompe pas, nous sommes à la Houlberdière, vers le dolmen. Fatha prend un petit chemin bordé de pierres blanches et noires. Il avance d'un pas rapide jusqu'au ruisseau. Il s'accroupit, il prend un peu d'eau dans ses mains, il passe les mains mouillées sur son visage. Puis les mains ouvertes, offertes au pâle soleil hivernal, il entonne un chant dans une langue étrange.

Une voix fluette chantonne à mon oreille : « Comment va Naodhan ? Dort-elle ? »

Je me retourne, personne, il n'y a personne, juste la prairie, le ruisseau, le dolmen...

La voix reprend, moqueuse, musicale. Je crois entendre une source gazouiller : « Voyons, Fursan. Tu m'entends, tu sais voir Naodhan. Et moi, moi, tu ne me vois pas ? »

Là, dans les vapeurs légères qui s'élèvent du ruisseau sous les pâles rayons du soleil, je la vois ! Elle est légère, vaporeuse, et, pourtant, elle semble si forte !

« Fursan, je me nomme Driuchd, je suis l'esprit de cette rivière, la fée de cette vapeur, de la rosée au petit matin. Je suis une amie. Tant que ton cœur restera pur, je serais ton amie, tu pourras me voir. »

Un rire clair cascade dans les herbes et les nuages : « Blond ami Fursan, ferme la bouche, souris-moi. Je sens que ton cœur est triste, que ta famille te manque. Je suis là, avec Salica la fée de l'Erve, avec mes sœurs fées, ondines, nymphes ; nous serons toujours là si tu as besoin de nous. Fatha est un homme pieux, honnête, loyal. Suis Fatha en toute confiance. Le vent nous a transmis les paroles des druides, leurs intentions. N'aie crainte, tout se fait à ton avantage. »

Dans un dernier éclat de rire, Driuchd disparaît comme la rosée au soleil.

Fatha se redresse. Sans me regarder, il se dirige vers les pierres dressées. « Dieu, ô dieux ! Vous avez permis que je sois éloigné de mon pays, que ma famille soit vendue, massacrée. Dieux, que dois-je penser de vous ? Pourtant, vous veillez encore sur moi. J'ai la chance de vivre comme un homme libre malgré mes fers. J'ai la chance de pratiquer mon art, de travailler la pierre et le bois, exactement comme j'aime le faire. Dieu, ô Dieux, permettez-moi de toujours agir en toute justice et de faire le bien. »

Pendant que Fatha se baisse pour déposer son offrande dans les pierres sacrées, j'entends le petit rire de Driuchd. Je réalise alors que Fatha a prié dans sa langue maternelle et que j'ai tout compris. J'adresse une pensée à ma petite fée, merci pour la traduction. Bien que... Pourquoi me révéler les prières intimes de cet homme ?

Nous arrivons dans un joli petit village. Les maisons encadrent une voie "*romaine*" qui descend de la Charnie pour escalader les coteaux vers les Trois-Poiriers.

« Fursan, nous sommes arrivés à Ambriers. Nous allons nous reposer chez des cousins en attendant Hassan. Ensuite, je retournerai à la carrière. »

J'apprécie la chaleur de l'accueil, la maison est bâtie en blocs de grès, le toit est en chaume. Au Nord, la voie antique traverse à gué sur le ruisseau rapide étalé sur des dalles de pierre. J'entends bouger des chevaux dans une grande hutte voisine. On pose devant moi une écuelle emplies de bouillie d'orge avec des morceaux de poulet. Je sors ma cuillère et, méthodiquement, je vide l'écuelle.

L'estomac plein, je sens mon corps s'alourdir, mes yeux se fermer...

Une tape amicale sur l'épaule me force à ouvrir les yeux. Je suis dans un coin de la salle, sur un tas de paille. Ma couverture est déroulée, étalée sur moi.

Hassan est assis à mon chevet, souriant, une coupe fumante à la main.

« Tiens, fils. Bois un peu de cette infusion de racine de chicorée. Il y a un peu de miel pour en chasser l'amertume. »

Je regarde autour de moi. Plusieurs personnes sont assises, mangent, parlent, rotent...

« Ne cherche pas Fatha, il a achevé sa mission, il est retourné au travail. Il était heureux d'avoir revu ses cousins. Ah oui, au fait, tu as dormi longtemps malgré le bruit, les conversations. »

Je m'assois, je prends la coupe. Elle me chauffe les mains. Je bois une gorgée du liquide brun, chaud, amer. Je me sens bien. « Où sommes-nous ? »

« Nous sommes à Ambriers. C'est un village important sur la voie antique, un relais de poste. Nous, nous allons à pied, mais les Romains s'arrêtent ici pour changer leur monture, se restaurer. »

Mon maître me tend une sacoche : « Fursan, mets tes affaires dans cette sacoche, ainsi tu auras les mains libres, tu fatigueras moins. »

Je balbutie un remerciement en prenant une belle sacoche en cuir souple. Elle est de qualité ! Des sangles pour la porter et attacher ma couverture, une poche profonde et de petites poches pratiques sur le côté. Ma gourde sera toujours à portée de main !

**S**oudain, les Gaulois se penchent respectueusement. Les Romains regardent le nouveau venu en ricanant presque. Ces hommes bruns, bardés de cuir, armés, ne respectent pas Johannès, notre druide. Je sens la colère monter en moi. Hassan pose la main sur mon bras. Son calme est plus fort que mes sentiments. « Laisse, me dit-il, les soldats et les marchands sont juste occupés à exploiter les ressources de notre région. Ça ne vaut pas la peine de leur offrir une occasion de se battre. »

Johannès s'assoit à côté de nous. La servante lui offre respectueusement une coupe.

« Bonjour Hassan. Bonjour Fursan, ta famille pense à toi, Soich est triste sans son maître. Driuchd et Naodhan m'ont promis de veiller sur toi. Dehors, j'ai discuté avec Hassan de tes progrès. Nous sommes tous heureux de ton travail et nous comptons beaucoup sur toi pour l'avenir de cette région. Il n'est pas encore temps de te révéler ta mission, mais les druides, les fées et les dieux, t'offrent ceci pour te signifier notre reconnaissance. »

Johannès soulève ma main, il me passe un anneau au doigt : « C'est un anneau magique. Chaque fois que tu seras fatigué, que tu douteras, que tu auras besoin d'aide, invoque-le. Si tu crains de le perdre, pends-le à ton cou avec ce lacet de cuir. »

**H**assan se redresse. Il referme son manteau, prend son bâton : « Nous allons repartir, traverser la Charnie. Tu sais que j'ai de multiples fonctions. Il faut fabriquer du fer, beaucoup de fer. Carriers, bûcherons, mineurs, paysans, tous ont besoin d'outils. Il faut beaucoup de clous pour les constructions. Fursan, tu vas m'accompagner, me seconder dans ma tâche. Surtout, fils, n'oublie pas que ta tâche primordiale est d'apprendre le latin. À la nouvelle lune, tu dois être capable de t'exprimer.

Ensuite, d'autres te prépareront à tes nouvelles fonctions... J'espère que nos chemins se croiseront encore. »

Hassan me précède hors de l'auberge. Nous allons vers le Sud. Avec plaisir, je m'avance sur le sol empierré. C'est beaucoup plus agréable que de marcher dans la boue, d'avoir un poids de plus en plus important à soulever à chaque pied. Le bâton ferré de mon maître frappe régulièrement les pierres, vibrant au rythme de nos pas. C'est un long morceau de houx, ferré à la base, orné au sommet d'une tête de mouflon en bronze, symbole de sagesse. Un beau travail d'artisan.

Je regarde là-bas, sur la colline, mon cœur reconnaît un bosquet d'arbres. Je devine le reflet d'un étang poissonneux. Là-bas, il y a ma maison, ma famille... Je n'ose demander la permission d'aller embrasser ma mère.

La route est large. Les chariots peuvent se croiser sans difficulté. Chaque mille est marqué par une haute borne. Nous avançons d'un bon pas, la voie monte doucement vers la Charnie, vers la Butte-Noire, coiffée de landes et de calcaire blanc.

En peu de temps, nous arrivons au pied de la Butte-Noire. Hassan se retourne vers moi : « Ta famille habite près d'ici, n'est-ce pas ? Est-ce que tes parents accepteraient de nous héberger pour la nuit ? »

J'en défaille de joie ! Revoir mes parents ! La bouche sèche, sans répondre, je passe devant Hassan, je cours presque vers un petit sentier, un raccourci, en direction d'une fumée blanche qui s'échappe d'un toit de chaume.

Le soleil est encore loin de l'horizon quand j'arrive à portée de voix de ma maison. Je crie, j'appelle. Une femme sort ; elle met la main au-dessus des yeux, scrute les prés, les chemins, l'orée du bois.

Elle se retourne, crie joyeusement quelque chose aux habitants de la maison. En un instant mon père et ma sœur rejoignent ma mère. Ils me font de grands gestes, ils répondent à mes appels. Ma

grand-mère reste dans la porte, défaillante. Soich court vers nous en agitant la queue.

Je cours, cours, galope. J'ai l'impression que les pieds sont ailés, comme ceux du dieu romain Mercure. Plus de cailloux, de racines, de fondrières ! Je survole le chemin, le filet d'eau et de boue d'une source. Je m'envole pour m'effondrer sur le sein de ma mère, hors de souffle !

En un instant, toute la famille est enlacée, les corps soudés, les bras scellant tant d'amour, tant de bonheur à se retrouver...

Un toussotement discret nous sort de notre fusion.

« Papa, Maman, c'est Hassan, c'est mon chef. Il a bien voulu que je vienne vous voir. Êtes-vous d'accord pour qu'il dorme ici ce soir ? »

Quand le soleil s'incline sur l'horizon, nous sommes tous rassemblés devant un feu vif et clair. Sous la cendre, les châtaignes cuisent lentement. Dans une jatte, des noix, du fromage. Ma mère rissole des ceps séchés, bat des œufs pour une omelette aux champignons. Mon père et Hassan discutent, une coupe à la main.

À la fin du repas vient le temps des histoires, des confidences.

Mon père raconte sa vie simple, le travail de la ferme, un supplément de revenu en accompagnant les pèlerins vers les lieux sacrés de la Charnie.

Hassan ferme les yeux, il se remémore les longues années de sa vie, son parcours... Il aurait aimé rester dans une ville, avec sa famille et ses amis, travailler, avoir une vie simple.

« Mes amis et ma famille vivaient en Palestine depuis des temps immémoriaux. Mes aïeux étaient de bons forgerons, ils avaient appris l'art du fer chez les Hittites. La tribu des Kémites vivait en Palestine, bien longtemps avant la mort du Pharaon Akhenaton. Le Divin Aÿ et Moïse<sup>11</sup> ont conduit les derniers adorateurs du Dieu Unique hors d'Égypte et ils leur ont donné les

---

11 Moïse fils d'Aton par Natan Qoriq. Les secrets de l'Exode par Messod et Roger Sabbah. Le Livre de Jasher

tables de la Loi. En ces temps anciens, l'Égypte allait du fleuve Nil au fleuve Euphrate. Le peuple des adorateurs du Dieu Unique a marché jusqu'à Jericho. Cette ville était sous protection égyptienne, pourtant, ils l'ont assiégée, ils ont détruit les remparts, ils ont massacré les hommes, les adolescents. Ils ont gardé en vie les femmes et les jeunes enfants pour accroître leur nombre<sup>12</sup>. Ma famille a réussi à s'enfuir. Effrayés, mes ancêtres se sont installés un peu plus loin, ils ont bâti une nouvelle maison, ouvert une nouvelle forge. »

Mon père tend une nouvelle coupe d'hydromel à Hassan avec une poignée de châtaignes épluchées.

Hassan mâchonne, boit... Il reprend tristement son récit : « Le peuple juif a vécu longuement dans la vallée du Jourdain une existence tourmentée. Ma famille restait de l'autre côté du Jourdain, se contentant de travailler le fer. Il y a des années, les légions romaines sont venues occuper le pays. Fait unique, les Juifs ont bénéficié d'un protectorat<sup>13</sup>, conservant leur roi, leur religion, leurs lois, leur armée. Nous, nous avons été malmenés, massacrés, réduit en esclavage. »

Hassan nous fixe : « Nous sommes frères face à ces Romains. Mes nouveaux maîtres m'ont expédié à Éphèse, en Turquie. J'ai été ébloui par cette ville de marbre blanc, le commerce florissant, les techniques, la langue grecque, les bijoux. Un orfèvre m'a

---

12 «[...]L'Eternel parla à Moïse, et dit: Venge les enfants d'Israël sur les Madianites [...] Ils s'avancèrent contre Madian, selon l'ordre que l'Eternel avait donné à Moïse; et ils tuèrent tous les mâles. [...] Les enfants d'Israël firent prisonnières les femmes des Madianites avec leurs petits-enfants, et ils pillèrent tout le bétail, tous leurs troupeaux et toutes leurs richesses. Ils incendièrent toutes les villes qu'ils habitaient et tous leurs enclos. [...] Ils prirent toutes les dépouilles et tout le butin, personnes et bestiaux; et ils amenèrent les captifs, le butin et les dépouilles, à Moïse [...] Il leur dit: [...] Maintenant tuez tout mâle parmi les petits enfants, et tuez toute femme qui a connu un homme en couchant avec lui; mais laissez en vie pour vous toutes les filles qui n'ont pas connu la couche d'un homme.[...]» Nombres, 31, 1-19

13 Le dernier État juif indépendant, le royaume hasmonéen de Judée, est devenu un protectorat romain en 63 avant l'ère chrétienne. Ce protectorat est devenu une simple province romaine après la mort du dernier roi du royaume, Hérode Ier le Grand, en 4 avant l'ère chrétienne.

expliqué que d'autres forgerons nomades, les Scythes, avaient appris à ses aïeux à fabriquer de magnifiques bijoux en or. »

Hassan a du mal à raconter sa vie, à se livrer : « Ensuite, mon propriétaire m'a vendu à un Romain. Mon épouse et mon fils ont été vendus à un autre... Je suis resté quelques années à Rome. Heureusement, mon propriétaire est venu ici, dans ce territoire conquis aux Gaulois. J'étais heureux de laisser derrière moi les jeux du cirque, les habitations à étages surpeuplées. Je dois être juste, les Romains sont des bâtisseurs, ils ont su emprunter aux autres peuples les techniques les plus évoluées. Rome est bâtie sur sept collines, mais les égouts et le Capitole existaient déjà, bâtis par les Étrusques. Avant, ce territoire était aux Étrusques<sup>14</sup>. Ils venaient d'Anatolie ; ils avaient apporté leurs connaissances du travail de la pierre, des canaux. Ils avaient asséché les Marais Pontins... »

Hassan se tait, se perd dans ses pensées. Nous n'osons bouger...

Mon père se lève : « Il est temps d'aller se coucher, nous sommes tous fatigués. Hassan, acceptez-vous de dormir ici, près du feu ? »

---

14 Au VIII<sup>e</sup> siècle, les Étrusques, dans leur expansion, dominent le Latium et en particulier le point de passage qu'est devenu le site de Rome. La domination de cette ville dure jusqu'au quart du V<sup>e</sup> siècle et elle laisse des traces significatives dans la culture romaine. Les Étrusques installent une garnison sur le Capitole et la ville se rassemble autour du forum. C'est un rite de fondation étrusque qui est décrit par Tite Live pour la fondation de Rome et c'est au VI<sup>e</sup> siècle seulement que cette cérémonie a eu lieu.

Lire : *Fursan à la découverte du Graal.*



## *Blandouet.*

*Blandouet : 1) Douet = source ; Doit = canal ; un canal ou un aqueduc devait desservir cette cité.*

*2) Dû wez (noir, divin/forêt=bois des dieux) devait donc se prononcer, par contraction, douez, d'où le nom de Doué, dans l'Anjou, ville entourée de bois et de mines de houille*

*Les voies anciennes reconnaissables sont celles d'Ambriers à Saulges, qui traversait le bourg, et celle qui, formant la limite sud, passe au lieu du Grand-Chemin et vient aussi aborder le bourg de l'Est à l'Ouest. Le Chemin de Blandouet à Sablé, cité en 1493, se confond avec la première de ces voies.*

*Dans cette région, l'extraction du fer est ancienne ; sous l'Ancien Régime, on utilisait les forges à bras et spécialement dans les environs du bourg de Blandouet où les scories sont abondantes, à ce point que l'humus des jardins n'est formé que d'une sorte de poussière en terre légère qui provient des détritits de ces scories. Au XVIIIe siècle, de nombreux cloutiers vivaient de leur artisanat à Blandouet et cette industrie y était très renommée.*

*« Eur », radical d'eure, eurich, curydd, a un sens en Armoricaïn. Ce mot y signifie charme, sort, chance, aventure imprévue, mystérieuse, sans cause*

*appréciable, coup du destin. De là le vieux mot français « heur », qui ne subsiste plus que dans les composés « bonheur, malheur », et dans l'adjectif « heureux », presque identique, fond et forme, à l'armoricain « euruz ». Le sens de ce radical achève de nous dévoiler le sens primitif du nom d' « eurich » ou « euris », donné aux métallurges. Les Gallois, encore aujourd'hui, appellent « eurich » un orfèvre et généralement tous les ouvriers en métaux. La lettre h est ici une addition parasite qui disparaît dans la prononciation. C'est ainsi que l'armoricain « eur » était devenu, dans le vieux français, « heur », les grammairiens et copistes du Moyen Âge ayant voulu, selon leur habitude, rattacher ce vieux mot d'une langue qu'ils n'entendaient plus à quelque mot latin, seule langue qu'ils entendissent. Ils ont donc rattaché « eur » (chance, hasard, fortune) à « hora » (heure).*

*Les « Eurises » étaient donc des « kelc'hier » ou prêtres magiciens, spécialement voués au culte de Volcanus. Volcanus était par excellence un dieu producteur, un dieu artisan, le dieu des métallurges.*

*Dans tous les dialectes celtiques, kor signifie nain, et dans toutes les légendes celtiques, les nains, ou Kors, passent pour experts forgerons, ayant, dans leurs retraites cachées, fourneaux, enclumes et marteaux. Il y avait même toute une tribu de nains que l'on appelait « Gobilins » ou « Gobelins », du celtique gof ou gob, qui signifie forgeron.*

==\*==\*==\*==\*==

**H**u petit matin, après un repas frugal, nous nous élançons sur la voie antique. Dans ma sacoche, ma mère a ajouté quelque nourriture. Ma gourde est emplie de l'eau de notre source, je me promets de la faire durer le plus longtemps possible. Je suis allé puiser moi-même cette eau, je voulais discuter avec Naodhan, lui parler de Driuchd et de l'anneau magique. Ma fée ne dormait pas, elle m'expliqua qu'à travers le vent et les arbres, elle discute souvent avec les autres fées. Elle m'assura que toutes les fées,

ondines et nymphes, viendront à mon secours quand j'en aurais besoin. Protectrice, Naodhan m'a dit : « Quand tu auras besoin de nous, penche-toi au-dessus de l'eau, mets tes mains en cornet et prononce d'une voix basse et ferme les mots suivants... »

Je n'ai pas entendu les mots, mais je les ai vus se former en mon esprit. Ma fée ajouta : « Johannès ne t'a pas donné la formule pour utiliser ta bague. C'est la même, change simplement le nom de la force que tu désires invoquer. Surtout, surtout, m'a-t-elle dit avec effroi. Surtout n'utilise cette formule que pour te défendre ou protéger quelqu'un d'un péril immédiat. Si tu utilises cette magie pour le pouvoir ou l'argent, les effets seront terribles. » Et, comme une vapeur, ma fée disparut !

Je rumine les faits de cette nuit tout en cheminant. Quand mes parents ont interrogé Hassan sur mon avenir, les réponses ont été très évasives. Pour clore le sujet, Hassan leur a dit d'un ton sec qu'ils n'ont qu'à interroger mon grand-oncle le barde !

D'un pas alerte, nous avançons entre les deux collines vers le sommet de la Charnie. La voie est assez large pour que les charrois se croisent. Sur le plateau, au pied de la Butte-Noire, je regarde distraitement les huttes. La plupart sont vides. Il n'y a presque plus de pèlerins venus se purifier, emprunter le parcours sacré, élever leurs âmes. Je suis encore jeune, mais je suis impatient de pouvoir remonter la Charnie d'Ouest en Est, de purifier mon cœur, d'élever mon esprit, de devenir un sage...

Laissant la Butte-Noire<sup>15</sup> sur notre droite, nous empruntons la double voie qui permet de traverser la Charnie avec une pente douce. Avant de descendre vers le Sud, nous nous arrêtons un instant pour admirer la longue plaine qui se perd à l'horizon. Derrière nous, les collines des Coëvrons moutonnent entrecoupées de bancs de brume.

---

15 À l'Est de la Butte Noire, deux fossés délimitent une voie très large. Cette voie est encombrée d'arbres, à l'exception d'un chemin creux.

Après la Butte-Noire, à droite, une voie va par les Essarts et le Tertre-Ganne jusqu'à Sainte-Suzanne, la voie romaine pavée traverse l'Erve au Pont-Neuf en direction de Chammes. Un bref instant, j'ai envie d'aller faire connaissance avec la fée Salica, mais Hassan a déjà repris sa marche vers le Sud.

Une heure après, nous passons à gué le ruisseau de la Planche-Maillard puis le bois de la Vallée. Je n'étais jamais venu à Blandouet et j'ai tout de suite eu un coup de cœur pour ce charmant village au bord du Treulon.

Le village est en terrasse, enclos entre le ruisseau et une rivière, le Treulon issu de la Charnie. Les murs sont de pierres rougeâtres. Partout flotte l'odeur âcre du fer. Malgré l'industrie, les villageois parviennent à maintenir une harmonie, une beauté. Les courtilles (jardin potager) sont désertes, la terre est bêchée, prête aux semis, aux plantations.

Autour des bas-fourneaux, le sol est maltraité, noirci. Des masses d'argile torturées, cuites et brûlées, sont mélangées aux scories des fourneaux.

Hassan se dirige tout de suite vers les forges. Il a hâte de discuter avec le contremaître, de vérifier les techniques employées, la qualité du minerai, la quantité de métal produite. Silencieusement, je reste un pas derrière lui, essayant de suivre la conversation, de noter les mots latins inconnus pour en demander la traduction. De temps en temps, Hassan se retourne, il me pose une question, afin de maintenir mon attention.

Je commence à reconnaître les pierres rouges riches en minerai de fer. Je noircis mes mains pour tester la qualité du charbon de bois et le comparer avec le charbon fossile<sup>16</sup> extrait à moins d'une journée de marche de là, avant Sablé.

---

16 Houille à Saint-Pierre-la-Cour et Launay-Villiers ; anthracite à Château-Gontier et avec une bande de quartz-renu de Sainte-Suzanne et la Baconnière ; bande 25 kilomètres de large en Sarthe et 13 kilomètres en Ille-et-Vilaine. Mine d'anthracite à Epineux-le-Seguain, La-Bazouge, Gomer, Lhuisserie, La-Baconnière, Saint-Pierre-la-Cour, Cossé-en-Champagne.

Malgré le froid, deux esclaves piétinent la boue dans un trou. Ils malaxent l'argile avec des poils de chèvre. Cette terre sert ensuite à bâtir un bas fourneau, le feu est mis au mélange de charbon de bois et de minerai broyé finement. Sur le côté, un grand soufflet oxygène le mélange, augmentant la température de fusion.

Enfin, on laisse mourir le feu. Quand le four est refroidi, on casse le sommet, on sort la masse de fonte, les scories.

Sous un abri de branchages, quelques lingots de fonte attendent d'être traités pour devenir du fer, des outils, des armes...

**H**assan me fait signe. Sans hésiter, je le suis. Nous traversons à gué le ruisseau. Le sol est ferme sous les pieds. Visiblement, on a déposé moult roches et scories pour rendre le passage aisé.

Hassan rompt mes observations en me poussant sur le côté. Un chariot arrive, tiré par un bœuf, chargé de minerai. Sans hésiter, le bouvier guide son attelage pour traverser le ruisseau. Il remonte la petite pente. Il va livrer son chargement aux forgerons.

Un claquement de langue ! Mon maître est déjà loin devant moi. J'accélère le pas. La pente est faible, le chemin creux passe entre deux champs de seigle.

Quelques centaines de mètres plus loin, nous redescendons.

Les mines de fer sont là, au lieu-dit le Rocher. Les filons en surface sont insuffisants. Des mines ont été creusées dans la roche.

Un mineur allume une torche pour guider Hassan.

J'hésite à le suivre... Qui sait, si les génies de la colline ne vont pas se fâcher contre nous ? Faire s'écrouler les roches, nous emprisonner au sein de la terre ?

Hassan se retourne. Un regard !

Je m'élançe en évitant de penser.

Le tunnel suit la veine de métal. Par endroits, des poteaux de pin soutiennent la voûte. Nous avançons à pas comptés. Hassan remarque que les esclaves sont entravés. Le contremaître

explique : « Les Gaulois respectent la terre-mère. Nul ne veut la blesser. Ramasser le minerai en surface leur suffit. Ici, nous avons décidé d'augmenter la production, d'utiliser un minerai plus pur. Alors, nous obligeons les esclaves à travailler sous terre. Ils ne peuvent fuir. Ils ont droit à un pain pour un chariot de minerai broyé. »

Je frémis. Obligé de travailler pour une bouchée de pain ! Je bénis les dieux d'être libre.

De temps à autre, le ciel de la mine est ouvert. Un puits béé vers le ciel, la lumière tombe. L'air chasse les poussières minérales, âcres. Je ne suis pas le seul à tousser. Je remarque qu'un esclave squelettique crache du sang.

L'inspection est terminée, nous retournons vers l'air libre. Je cours presque vers la lumière, là-bas au bout du tunnel.

Je m'arrête brusquement au-dehors. La tête me tourne. Inconsciemment, j'ai peur que des orcs ou des gobelins viennent réclamer leur dû. J'ai pénétré dans leur domaine sans leur permission.

**L**e contremaître nous propose de dormir chez lui. Sa femme a cuisiné un cuissot de chevreuil avec des herbes sauvages. Sa maison de torchis est bien tenue, la femme est une bonne mère, ses filles m'entourent, babillent, veulent jouer avec moi.

Un druide arrive. Je ne le connais presque pas. Depuis l'occupation romaine, les druides sont rares, celui-ci vient de Chammes et de Saulges.

Je reste à jouer avec les filles pendant qu'il bavarde avec Hassan et le contremaître.

Une voix grave me fait tourner la tête : « Fursan, j'ai appris que tu vas participer à une quête ? »

J'hésite à répondre, un peu par timidité, un peu par peur de paraître idiot. Je m'incline respectueusement vers ce maître de

notre religion et je réponds poliment : « Maître, Hassan et Nadir m'apprennent le latin. J'essaie d'être un bon élève. »

« Alors, Fursan, pourquoi portes-tu l'anneau ? »

Instinctivement, je cache ma main. Le druide éclate de rire ! « N'aie crainte jeune homme, j'ai participé avec Midhr et Johannès au choix de notre héraut. Je suis Kelchier, un eurise, un maître du feu et des volcans, un prêtre-magicien. Bientôt, bientôt... »

J'ouvre de grands yeux ! Que veulent dire ces mots ? Pourquoi ces *bientôt* ?

Paternellement, il me confie à voix basse : « Puis-je te donner un conseil, dès que tu es avec des inconnus, fixe cet anneau à ton cou. Certains tueraient pour s'emparer de son pouvoir. »

**A**vant de repartir, le druide s'incline devant moi. Je suis surpris, je ne suis qu'un enfant, un fils de paysan. Presque à l'oreille, il chuchote : « Fursan. Je sais que nous nous reverrons bientôt. Viens me voir dès que possible au chêne des Évais. Courage, fils. Nous comptons tous sur toi. Dis une prière au dieu Fur de ma part. »

**Q**'est avec un soulagement énorme que je me laisse aller sur ma couche après le repas du soir. La femme du contremaître a été attentionnée, ses filles très gentilles, mais je n'avais pas envie de discuter plus avant. Je suis encore bouleversé d'avoir revu ma famille la soirée précédente. La tendresse de ma mère me manque tant. J'en veux énormément à ceux qui m'ont séparé de ma famille, mais je comprends aussi que le fait de les revoir va à chaque fois me perturber pendant plusieurs jours. J'accepte de souffrir pour mon clan, ma tribu... Mais quand aurai-je le bonheur de revoir ma famille ?



## *Saint-Nicolas*

*Le site était sûrement dédié au dieu celte FUR. Fur est la racine des mots four, fourneau, fournaise. En celtique, fur a une signification morale très élevée : sagesse, prudence, chasteté, pudeur, pureté de l'âme et du corps.*

*Les Armoricains appellent le fer houran et heirn ; les Gallois écrivent haiarn et haéarn ; les Irlandais, haiarn. Hourn, horn, hern, harn sont les noms gaulois du fer. Horn vient de forn, hourn de fourn... Le fer est fils de fournaise.*

*Commentaire historique : Saint Alleaume, ou Adelerme, fonda en ce lieu un ermitage au début du XII<sup>e</sup> siècle. En 1109, il fonda également à proximité l'abbaye de femmes d'Étival.*

*Il y avait une fois, il y a très, très, longtemps, un riche fermier qui habitait le village « de la Ferme », à proximité de Blandouet. Cet homme était très avare. Peu charitable lui-même, il ne comptait pas sur la charité des autres et méprisait les malheureux.*

*Un jour, trois petits enfants<sup>17</sup> des environs qui mouraient de faim vinrent frapper à sa porte. Le fermier refusa de*

---

17 Le nombre trois joue dans les conceptions des Celtes un rôle important, souvent signalé [...] trois frères jumeaux, un seul et même personnage... *L'unité en trois personnes chez les Celtes* par Vendryes, Joseph

*donner du pain aux enfants. Saint Alleaume subit aussi un refus.*

*Lorsque le méchant homme, croyant son pain cuit, voulut l'enlever du four, il devint blême : Les trois pains avaient été changés en pierres. Vous pouvez aller les voir ces trois pierres, car elles sont toujours conservées au-dessus de l'autel de la chapelle Saint-Nicolas.*

*La légende ajoute que le cupide fermier, après cette histoire, ne put jamais mettre de pains à cuire dans le four sans qu'ils devinssent des pierres. Un jour, cependant pris de remords, il se repentit amèrement de son vilain péché d'avarice ; il devint bon et généreux et essaya de son mieux d'atténuer les misères de son prochain. Il put alors refaire de bons pains dorés qu'il distribua, en larges tranches, à tous les miséreux qui venaient frapper à sa porte.*

*Le Fourneau, la forge la plus importante, était actionné par l'étang de Saint-Nicolas. Elle cessa de fonctionner presque en même temps que les forges de Moncor, vers 1852, lorsque l'extraction du minerai fut arrêtée. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, de nombreux cloutiers vivaient de leur artisanat à Blandouet et cette industrie y était très renommée.*

*M. Portail fit reconstruire les fourneaux de Saint-Nicolas détruits par une crue de 1710, malgré l'opposition du marquis de Sourches qui prétextait la pénurie du bois et ajoutait que si l'on pouvait relever tous les anciens fourneaux du canton, il n'y en avait pas moins de quatre et six verreries. On lui répondit que la forge de Moncors avec ses annexes pouvait disposer des bois de Moncors, Sainte-Suzanne, la Vallée (Blandouet), Montécler (Châtres-la-Forêt), la Chapelle (La Chapelle-Rainsouin), Langé, etc...*

*Pour les anciens peuples celtes et germano-scandinaves, le frêne était l'arbre sacré. Il représentait les piliers du ciel. Des forêts d'Allemagne au bord des mers du Nord et Baltique, c'est sous les frênes que les prêtres accomplissaient leurs rituels.*

*Lors de voyages chamaniques ou en magie, le frêne aide à retrouver son chemin, trouver les frontières entre les mondes et communiquer avec les ancêtres.*

*<http://chamanisme-terre-mere.blogspot.fr/2010/10/la-plante-du-jour.html>*

*Le frêne est un arbre central dans la tradition nordique... Yggdrasil, l'Axe du monde autour duquel s'organisent les Neuf Sphères est un frêne. On constatera que souvent (selon les espèces) les feuilles sont divisées en quatre paires dont une terminale porte à neuf le nombre de feuilles, ce qui fait des ces dernières des talismans magiques et protecteurs de par le nombre Neuf, nombre magique par excellence à rattacher ainsi aux neuf mondes selon les Nordiques. Arbre d'Odin, il est idéal pour tous les travaux runiques et divinatoires, et plus largement, ésotériques.*

*C'est un excellent conducteur des Énergies. De ce fait, il est très souvent utilisé pour la fabrication de baguettes. C'est par ailleurs dans le frêne que furent jadis taillées aussi certaines lances et armes, notamment selon la légende, Gungnir, la Lance d'Odin. Sa forme élancée, son bois ferme et droit, on fait de lui l'arbre de prédilection pour la fabrication d'outils et d'armes.*

*Dans les légendes nordiques, on raconte que c'est à partir d'un Frêne que l'homme fut construit, et d'un Orme, la femme.*

*<http://cercleocculte.actifforum.com/t525-arbres-sacres>*

==\*==\*==\*==\*

**A**u petit matin, je reprends mon baluchon et nous remontons vers le Nord-Est, vers la Charnie. Hassan tient à visiter le Fourneau à Saint-Nicolas, à vérifier la fabrication des clous.

C'est un site idéal, la forêt proche fournit le charbon de bois, le minerai de fer est de bonne qualité, il affleure le sol, point n'est besoin de creuser des mines. Un troupeau de moutons broute sur le coteau, non loin des fours fumants. Une route attaque la crête en direction de la Butte-Noire, de la Table-des-Diables.